ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME IV.

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9;

A LYON,

CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE MERCIÈRE, N° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT

rue du Colombier, n° 30.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXII.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE

DE CARÊME.

SUR L'INCERTITUDE DE LA JUSTICE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avoit une grosse fièvre. Luc. 4. 38.

Rien ne représente plus au naturel l'état d'une âme tiède et languissante, que l'état d'infirmité, où l'Évangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de saint Pierre. On peut dire que la tiédeur et l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnées d'une vie d'ailleurs exempte de grands crimes, est une sorte de fièvre secrète et dangereuse, qui mine

peu à peu les forces de l'âme, qui altère toutes ses bonnes dispositions, qui affoiblit toutes ses facultés, qui corrompt insensiblement tout l'intérieur, qui change ses goûts et ses penchants, qui répand une amertume universelle sur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien et de toute nourriture sainte et utile, qui consume de jour en jour sa vie et sa substance, et finit enfin par une extinction entière et une mort inévitable.

Cette langueur de l'âme dans les voies du salut, est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. L'exemption du désordre dans cet état d'infidélité nous rassure : la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dus à la vertu, nous flatte : le parallèle secret que nous faisons de nos mœurs avec les déréglements de ces pécheurs déclarés que le monde et les passions entraînent, achève de nous aveugler ; et nous regardons notre état, comme un état moins parfait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut, puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'immortification, d'amour de nous-mêmes, et des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'âme.

Cependant, puisque les livres saints nous représentent comme également rejetées de Dieu, et l'âme adultère et l'âme tiède, et qu'ils prononcent

le même anathème, et contre celui qui méprise l'œuvre de Dieu, et contre celui qui la fait avec négligence ; il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu, soit un état fort douteux pour le salut, et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme, et par celles ou tôt ou tard il ne manque pas de la conduire.

Je dis, premièrement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme ; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grâce, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs : dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu, et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire, que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, par leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différents. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'âme tiède conserve dans cet état habituel de tiédeur, la grâce sanctifiante, et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que quand même il seroit moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grâce sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il

est certain du moins qu'elle ne sauroit la conserver long-temps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur : cette première vérité fera le sujet de ce discours.

La certitude de la chute dans la tiédeur, seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant. Implorons, etc.

Si *nous disons que nous sommes sans péché*, dit un apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.*[1] La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches : l'homme, plein de ténèbres et de passions depuis le péché, ne sauroit être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois, et ne s'en écarte; ni si touché des biens véritables et invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparents, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchants toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des âmes justes, n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre; mais

[1] 1. Jean, 1. 8.

il en est de deux sortes : les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux âmes les plus fidèles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissements, pour rallumer leurs désirs, le dégoût de leur exil, et l'attente de leur délivrance; les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paroît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissements nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parce que nous n'y voyons point de crime, qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite, et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu, et des dispositions heureuses pour le salut.

Or, je dis que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paroît pas essentiel dans nos devoirs, cette molle indulgence pour tous nos penchants, dès qu'ils ne nous offrent point de crime; en un mot, cette vie toute naturelle, toute

d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes, et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité : je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut, qu'il prend sa source dans un cœur déréglé, où l'Esprit Saint ne domine plus; et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser qu'une âme de ce caractère est déjà déchue sans le savoir, de la grâce et de la justice qu'elle croit conserver encore : Premièrement, parce que le désir de la perfection, essentiel à la piété chrétienne, est éteint dans son cœur. Secondement, parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment plus envers l'âme tiède et infidèle. Troisièmement, enfin, parce que de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paroisse en elle. Suivons ces vérités; elles sont dignes de votre attention.

Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte; tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir essentiel pour toute âme fidèle. Soyez

parfaits, dit Jésus-Christ, parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je ne vois qu'un seul point d'essentiel, disoit saint Paul, c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici; et qu'oublioit-il, mes Frères? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges : et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire. Le désir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non-seulement ne renferment donc pas un simple conseil, et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts; mais ils forment l'état essentiel du chrétien, et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le juste vit, n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau; un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et par ce poids de corruption qui appesantit notre âme, et lui fait encore porter tant de traits de l'homme terrestre; un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudroit sans cesse nous élever

au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous rentraîne vers nous-mêmes : voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé : voilà le fond et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les désirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu, à mortifier ces penchants rebelles qui ont tant de peine à plier sous le devoir et sous la règle ; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ : voilà la mesure de perfection où la grâce chrétienne vous appelle, et le devoir le plus essentiel à l'âme juste.

Or, dès-là que vous vous prêtez à tous vos penchants, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte ; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous vous faites comme un plan et un état de la tiédeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité; que vous dites vous-même, que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte ; dès-là vous renoncez au désir de votre perfection : vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point

de justice et de sainteté où Dieu vous appelle, et où sa grâce ne cesse de vous pousser en secret : vous ne gémissez plus sur ces misères et ces foiblesses qui vous retardent sur votre route ; vous ne souhaitez plus que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès-là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler, vous négligez le soin de votre âme, vous n'entrez pas dans les desseins de la grâce, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétien : c'est-à-dire, que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel, et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire, de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez, mes Frères : les âmes retirées embrassent à la vérité certains moyens de pur conseil, des jeûnes, des austérités, des veilles, pour parvenir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés : elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je

l'avoue ; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le règlement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur, est la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême : donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chute grossière; c'est renoncer à la vocation chrétienne et changer la grâce de la foi, qui nous a faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

Mais quand cet état de tiédeur ne seroit pas si douteux pour le salut, par rapport au désir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne, et qui est éteint dans l'âme tiède et infidèle, il le seroit par l'impuissance où il nous laisse, et où il la met elle-même, de discerner dans sa conduite, les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de simples offenses.

Car, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnoisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit-Saint, et d'autres qui l'éteignent tout-à-fait dans l'âme ; néanmoins, les règles qu'elle nous fournit pour les discerner, ne sauroient être toujours ni

sûres ni universelles, du moment qu'on les applique : il s'y trouve d'ordinaire par rapport à nous des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi, et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense : je parle de mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de désirs de parvenir ou de plaire, où il est malaisé de définir jusques à quel point le précepte est violé : or, je dis que c'est par la disposition du cœur toute seule, qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes ; que les règles y sont toujours incertaines, et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est crime et corruption, non-seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'âme tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints ?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle : la faute ne paroît pas considérable ; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de

Dieu se retire de lui. Josué au contraire trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer : il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise, qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères? Connoissez-vous toute la corruption de votre cœur d'où elles partent? Dieu la connoît, qui en est le scrutateur et le juge; et ses yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être légères et dignes d'indulgence?

Aussi, mes Frères, Paul, cet homme miraculeux, et à qui les secrets du ciel avoient été révélés;